LE MODÈLE PSYCHO-ÉNERGÉTIQUE

Par Michel LOBROT

L'exposé qui va suivre a pour but de présenter un nouveau modèle théorique concernant le fonctionnement du monde pulsionnel, que nous appellerons **le modèle psycho-énergétique**. Il vise à remplacer **le modèle classique**, qui ne permet pas de rendre compte d'un grand nombre de phénomènes actuellement connus et qui ne permet pas non plus de fonder de nouvelles méthodes d'approches en pédagogie, en éducation et en psychothérapie.

LE MODÈLE CLASSIQUE

Le modèle classique est une conception des pulsions humaines qu'on rencontre chez un grand nombre de penseurs et de chercheurs d'autrefois et qui justifiait les pratiques les plus traditionnelles d'intervention sur l'être humain.

Dans ce modèle, les pulsions sont à la fois **généralistes et dérivées**.

Elles sont tout d'abord **généralistes**. Il existe, d'après ceux qui soutiennent cette position, un ensemble fixe et intangible de catégories de pulsions chez l'être humain, qui, en plus de leur fixité, entretiennent entre elles une hiérarchie déterminée, toujours la même.

D'après **la pyramide de Maslow**, qui est une des meilleures expressions de cette vision, les pulsions qu'on rencontre chez tout être humain, peuvent être représentées sous la forme d'une pyramide, au bas de laquelle se trouvent les instincts qu'on peut représenter comme les plus bas, comme la sexualité ou la pulsion alimentaire, qui occupent une place considérable, ce qui explique la longueur de la ligne qui les symbolise, et en haut de laquelle se trouvent les pulsions spiritualisées, qui nous poussent à l'altruisme, à la connaissance et au désintéressement.

Ce tableau implique une définition des pulsions. Celles-ci ne sont pas définies par le vécu et le ressenti qu'elles mettent en jeu dans un champ donné chez l'individu qui les possèdent mais par l'objet qu'elles visent, pris isolément, hors contexte. Cet objet peut être plus ou moins matériel, plus ou moins vulgaire et commun, ou au contraire plus ou moins rare, abstrait et sélectionné. Il y a là derrière, très évidemment, un parti-pris élitiste et ségrégatif. Les pulsions du haut sont les pulsions nobles des individus privilégiés. Les pulsions du bas sont les pulsions du commun

des mortels, auxquelles tout le monde participe, sans être valorisé pour autant.

Nous ne sommes pas ici dans la psychologie, mais dans une crypto-sociologie, qui tend à justifier un ordre social donné, sans le dire. Les processus internes par lesquels les pulsions se forment, se spécifient et se modifient ne sont pas considérés. Les visées concrètes vers un but donné qui permet l'expérience de l'activité correspondante, autrement dit les motivations et les intentions, ne rentrent pas en ligne de compte. L'homme qui fait l'amour pour se conformer à une norme qui lui est extérieure et qui ne s'investit pas dans la relation est mis sur le même pied que celui qui réalise une union voulue pour elle-même, sous prétexte qu'ils sont tous les deux sous le régime de la sexualité, si je puis dire. Le contexte brut est seul considéré, avec les valorisations et dévalorisations qu'il implique.

Du fait que les pulsions sont coupées des forces concrètes capables de les faire naître, elles n'ont pas d'origine. On ne sait trop comment elles naissent. On sait seulement qu'elles introduisent des modes de vie et des comportements. On ne sait pas non plus quelle fonction elles exercent ni si elles s'influencent mutuellement et sont capables de s'engendrer. Il faudrait, pour savoir cela, rentrer dans les détails du jeu pulsionnel, dans la dynamique des désirs et des aspirations, ce que ne fait pas la théorie classique.

Si on veut comprendre le monde pulsionnel, il faut nécessairement suivre pas à pas tout le processus qui va de l'émergence de la pulsion à sa satisfaction. On ne peut se contenter d'une systématique vague, qui procède en réalité de vues a priori et de préjugés. Je vais donc essayer d'aller plus loin.

LA LOI DE L'EFFET

Une des choses les plus importantes à observer, en ce qui concerne les pulsions, est **la manière dont elles naissent, leur apparition**. Le problème de savoir si elles sont innées ou acquises est un problème secondaire. En fait, même si elles sont innées, ce qui est le cas pour certaines d'entre elles, elles doivent émerger dans le comportement à un certain moment du temps et cela exige des conditions très précises, qui déterminent leur existence concrète.

Les processus mis en jeu pour leur apparition sont les mêmes que ceux qui concernent toutes les formes d'acquisition de structures psychologiques, qu'on les appelle apprentissages ou formations ou

développement. Ces structures se situent à tous les étages du psychisme, depuis les étages de conduites instrumentales et subordonnées jusqu'à ceux de conduites fondamentales, inductrices des autres.

Le problème de la naissance des structures du psychisme a été posé dès les origines de la psychologie expérimentale, et a donné lieu à des débats d'un grand intérêt. Celui qui a été le plus loin dans l'élaboration d'une théorie solide est **l'américain Thorndike** (1874-1949), disciple de William James, qui reprend à son compte les expériences d'Ebbinghaus, de la fin du 19ème siècle, visant à fonder une conception dans laquelle l'exercice apparaît comme la condition première de toute formation et éducation. Cela rejoint **la thèse de Pavlov**, selon laquelle le réflexe physiologique, de nature active, est le cadre nécessaire à l'intégration de signaux. Thorndike pense démontrer, à travers des expériences contrôlées, que le facteur déterminant de l'implantation dans le psychisme de tendances nouvelles, d'informations ou de savoir-faire est le caractère plus ou moins avantageux, agréable ou utile du résultat obtenu, quand le sujet, répondant à une stimulation donnée (schéma S-R), obtient un effet donné. Peu importe la nature du matériel, interne ou externe, instrumental ou final, **l'important est qu'il y ait une récompense finale**.

Cette conception préfigure la conception béhavioriste ultérieure, non pas en ce sens qu'elle ne reconnaît méthodologiquement que le comportement visible, mais en ce sens qu'elle semble prouver que les représentations et idées intermédiaires, considérées jusqu'alors comme indispensables, étaient inutiles. La liaison entre l'action mise en place et la situation de départ se fait automatiquement, s'inscrit directement dans l'organisme, dès l'instant où l'effet obtenu est satisfaisant. D'où le nom de **Loi de l'effet** (law of effect) donnée à cette découverte de Thorndike.

LA RÉVISION LEWINIENNE

Peu après les premiers travaux de Thorndike, qui se situent au début du 20ème siècle, apparaissent les élaborations de **Kurt Lewin** (1890-1947), d'abord en Allemagne et ensuite aux Etats-Unis, qui vont provoquer une révision radicale des idées de Thorndike.

Cette révision sera effectuée par des chercheurs de l'Université de Louvain, à la suite des travaux de Michotte, et spécialement par **Joseph Nuttin**, dont l'ouvrage des années 1950 *Tâche, réussite et échec* a une importance capitale. Dans cet ouvrage, Nuttin pose le problème crucial de savoir si l'inscription d'un processus réussi ou récompensé dans le

psychisme provient du fait que ce processus apporte une satisfaction au sujet ou possède une autre origine. Tout d'abord, il montre, à travers des expériences nombreuses, que le sentiment de réussite est indispensable pour cette inscription et dépend d'ailleurs de l'état psychologique du sujet, de sa confiance en lui et affecte sa mémoire.

Cependant, cela est loin d'être suffisant, contrairement à ce que croit Thorndike. Le facteur principal, le seul vraiment déterminant, que Nuttin met en lumière à travers des expériences reprises de Thorndike, est **le caractère ouvert ou fermé de la tâche effectuée**.

Il faut entendre par là le fait que la tâche s'inscrit ou ne s'inscrit pas dans un projet, une aspiration, un désir qui dépassent cette tâche et qui lui donnent une valeur supérieure, du fait que les enseignements que la tâche apporte serviront à atteindre d'autres objectifs, à réaliser un projet qui l'englobe.

La tâche est fermée si elle aboutit à un résultat, peut-être satisfaisant et qui peut être vécu comme une récompense, mais qui n'a aucune valeur pour l'avenir, pour préparer la réalisation d'un projet plus vaste, d'une aspiration plus importante. Beaucoup de résultats obtenus à travers nos actions sont de ce genre, par exemple toutes les informations que nous obtenons sur des objets ou des personnes qui ne nous intéressent pas ou qui ne nous touchent pas. Un promeneur qui observe un insecte qu'il trouve beau et dont on lui dit le nom, oubliera immédiatement cette information, alors que le collectionneur, pour qui cette information est importante et utile, la retiendra.

Par contre, **une tâche ouverte** est, elle aussi, une réponse à un stimulus qui amène à un certain résultat, mais ce résultat a une valeur, une importance pour l'établissement d'une construction plus vaste, pour la réalisation d'une aspiration plus large. La formule découverte et mise en place, qui permet la satisfaction du désir immédiat, a une valeur et une signification pour l'avenir. Elle pourra être réutilisée. Elle est donc intégrée. Elle est implantée dans le psychisme du sujet et souvent d'une manière tellement solide qu'il est ensuite impossible de la déraciner. Elle est comme une seconde nature.

L'existence d'un tel processus s'explique par la **nature constructiviste** du psychisme humain. Celui-ci n'est pas rivé à des éléments particuliers qui seraient voulus d'une manière particulière. Il vise des ensembles, des totalités, dans lesquels les objets singuliers contribuent à obtenir des situations complexes voulues pour elles-mêmes, en tant que situations. Nos désirs concernent de telles situations. Ils ne sont pas

fragmentés mais reliés les uns aux autres, composant des configurations diversifiées.

Pierre Janet, dans ses élaborations sur la conduite humaine, a eu l'intuition du caractère constructiviste de celle-ci. Sans cesse, il revient sur l'idée de synthèse et sur la nécessité d'en réaliser constamment. Malheureusement, pris par des a priori rationalistes qu'on retrouve aussi chez Freud d'une autre manière, il imagine que la synthèse manque dans toutes les opérations psychologiques qu'il appelle primitives, de l'ordre de l'émotion, de l'affectivité, de l'automatisme et surtout dans les états plus ou moins déficients comme le somnambulisme, les rêves, la suggestion, etc. C'est une erreur. Ces états ne se caractérisent pas par leur simplicité et leur primarité, mais par leur visée, qui peut être autre chose qu'une pure intellection ou qui peut être centré sur la protection du sujet plutôt que sur son épanouissement.

En fait, le psychisme est **une réalité fondamentalement dynamique**. Ou bien, il est pris dans le flux du temps qui passe et perd sans cesse ce qui fait la substance de sa vie quotidienne. Ou bien, à l'inverse, il édifie quelque chose de plus stable mais ne peut le faire que dans une tension importante qui le projette vers l'avenir et l'amène à accumuler les données et les expériences. Souvent, il oscille entre ces deux formules, selon qu'il est centré sur le futur ou sur un avenir plus proche. Par exemple un chercheur allemand (Anathon Aall, 1912) compare des étudiants qui étudient un sujet scolaire en étant persuadés qu'ils auront besoin de ces informations dans leur vie future avec des étudiants qui étudient ce même sujet, ou en pensant que les informations ne serviront qu'à être régurgitées dans un examen. Les premiers seuls retiennent les informations à long terme.

LES PULSIONS ORIGINELLES

Un problème central cependant se pose. C'est celui de savoir comment se comportent **les grandes tendances** qui existent en nous à notre naissance et qui permettent de donner un sens aux opérations élémentaires que nous effectuons. Ces tendances, en effet, visent des opérations dynamiques, qui sont sources de satisfactions, mais elles ne se réduisent pas à cela. Du fait de leur généralité, elles ont une orientation plus lointaine et plus distanciée. Par exemple, la pulsion au jeu n'est pas épuisée et satisfaite par la réalisation d'un jeu particulier. Ce jeu particulier renforce la tendance au jeu et donne des éléments pour d'autres jeux. Il représente donc une tâche ouverte, centrée sur l'avenir. Il permet des acquisitions et des apprentissages.

Ces grandes tendances sont-elles, à leur tour, soumises à une loi de la vie qui veut qu'elles contribuent à l'épanouissement futur, qu'elles ouvrent un champ immense de possibles et de capacités ? La réponse est positive, mais comporte **une contrepartie de taille**. Cette contrepartie est le fait que si ces tendances sont contredites par les interventions opposées du milieu, elles engendrent des frustrations, qui réclament elles-mêmes d'être éliminées. La seule façon de les supprimer est l'inhibition. Elles deviennent donc sources d'inhibition. Elles changent radicalement de sens. Au lieu d'être des facteurs de vie, elles deviennent des facteurs de blocages et de paralysie.

Un exemple de ceci est l'expérience étonnante faite aux Etats-Unis par une équipe de l'Université de Miami (1988). Les auteurs confrontent des enfants de 3 à 6 mois à leurs propres mères, en opposant un lot de mères caractérisées comme dépressives à un lot de mères caractérisées comme non dépressives. Les enfants de mères dépressives restent passifs et indifférents, voire se détournent, face à leurs mères, qui leur est présentée, alors que les enfants des mères non dépressives sourient et communiquent face aux leurs. Ce qui est plus étonnant est ce qui se passe quand on confronte l'ensemble de ces enfants à une même femme souriante et agréable. Les enfants de mères dépressives se détournent d'elle, en la rejetant, ce que ne font pas les autres enfants. Les premiers généralisent leur attitude de rejet face à un visage humain, bien qu'ils l'aient expérimenté dans le cas particulier de leur mère. Ils opèrent un transfert de sens, si l'on peut dire, qui modifie, en fait, leur dynamique pulsionnelle.

Une pulsion qu'on peut considérer comme initiale, innée et primitive, comme le désir de l'enfant d'être face à des sourires et à la joie, peut donc être rejetée par celui-ci, **quand il est frustré par rapport à cette pulsion**. Ceci se constate dans un grand nombre de cas. Ceci contribue à créer un cadre qu'on pourrait appeler négatif, qui se caractérise comme incapable de créer cette aspiration qui est la condition sine qua non de toute acquisition. Quand le cadre existe, il se manifeste évidemment d'une manière émotionnelle, par des mouvements spontanés et des expressions, ce qui correspond à ce qu'on appelle **l'intelligence émotionnelle**.

Le mécanisme qui explique l'apparition ou la disparition de l'aspiration, est probablement **de l'ordre de l'attention**. Un intérêt fort pour une certaine activité suscite une attention forte et sélective, ce qui est le contraire quand l'intérêt est faible. Le sujet ne perçoit plus certaines caractéristiques de l'environnement, pourtant visible et perceptible. Par exemple, l'enfant de mère dépressive ne regarde plus réellement le

visage humain, sinon d'une manière automatique et dans une stratégie de reconnaissance. Il n'examine plus le visage, ne l'observe plus, ne s'intéresse plus à lui.

UNE PHILOSOPHIE DE L'ACTION

Les expériences qui viennent d'être présentées permettent de définir une théorie de l'action **fondée sur l'aspiration et le désir**, en opposition à une philosophie de l'action fondée **sur la récompense et le renforcement**, telle que celle qu'a proposée Skinner.

Une telle théorie est d'inspiration **nettement non-directive**, en ce sens qu'elle pose en principe que l'être humain ne peut atteindre à un type d'action vraiment productive, c'est-à-dire capable de l'enrichir et de le propulser vers d'autres actions que s'il est mû, au moment où il fait cette action, par un désir fort d'atteindre un but qui se situe au-delà de l'action présente, désir personnel, intime, si l'on peut dire, qui ne le contraint pas, puisqu'il l'a intériorisé. Cela suppose évidemment que l'être qui possède ce genre de tendance ait fabriqué lui-même le sens de son action, par exemple qu'il ait conçu des profits possibles de son travail professionnel, qui dépassent les simples avantages matériels immédiats. C'est ici qu'on voit l'insuffisance de la conception classique présentée au début, qui assigne des buts empiriques et conventionnels aux pulsions, comme si elles étaient des objets externes, alors **qu'elles sont fabriquées et arrangées par le sujet lui-même.**

En opposition à cette catégorie d'actions ouvertes, au sens de Nuttin, c'est-à-dire qui visent des objectifs lointains et intériorisés, facteurs de tensions, on peut décrire **deux types d'actions fermées**, très courantes et qui servent souvent de modèles dans les théories de l'action.

Le premier est comme le résidu pratique de l'action ouverte, sa retombée dans le quotidien. L'action à long terme se spécifie nécessairement dans des objectifs particuliers, réalisables immédiatement, qui demandent, pour être réalisés, des informations et capacités valables aujourd'hui mais non demain, adaptés à l'événement actuel. Ces représentations, que nous nous formons chaque jour et qui ne concernent que ce jour précisément, sont immédiatement oubliées, dans les heures et les jours qui suivent, dans une proportion de 80% à 90%. Il faut bien qu'il en soit ainsi, pour que nous ne soyons pas embarrassés par une masse de représentations parasites.

Le second type d'action fermée est ce qui correspond à **la non pulsion**, évoquée plus haut. Il s'agit des pulsions, désirs, tendances, aspirations

explicitement rejetées de notre psychisme, faute de pouvoir se réaliser et qui donnent lieu à ce que j'ai appelé ailleurs des dépréciations : dénigrements et sous-estimations systématiques, qui évitent les frustrations. Les espaces vides ainsi constitués, par exemple chez des enfants qui refusent l'étude, ne peuvent être comblés que par la contrainte, tout à fait inefficace. Les sujets sont en effet désimpliqués et ne peuvent rentrer dans des projets qui supposent l'implication. La contrainte n'a par elle-même aucune efficacité, sinon en provoquant des réflexes d'évitement et de fuite, qui peuvent la faire apparaître comme utile.

Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait pas d'action véritable qui émerge de cette anti-pulsion. Les actions provoquées alors le sont du fait d'une transformation des objets et des situations offerts par l'environnement. Ceux-ci, n'étant pas vivifiés et animés par l'intervention de pulsions positives correspondantes, apparaissent comme des entraves et des contrariétés, des choses brutes sans signification, contre lesquels ou vis-à-vis desquels il faut construire de solides systèmes de défense. Ce sont comme des murs qu'il faut sauter ou détruire. Le psychisme se mue en forteresse ou en machine. **Il cesse d'être humain.**

Revenons à l'action inspirée par des pulsions fortes et larges. Ce qui la caractérise est **sa facilité et son énergie**. Elle émerge spontanément et impose sa suprématie sur la scène de notre vie. Elle contribue à nous définir, à créer notre identité.

Une de ses fonctions principales est **d'être source de fantasmes**, c'est-à-dire de représentations personnalisées, qui s'intègrent à notre être et le représentent, même si elles paraissent être de nature imaginaire. Cela explique l'utilisation massive qui est faite en psychologie **des tests projectifs**. Ceux-ci donnent lieu à des productions qui ont l'air d'être de pures inventions mais qui en réalité nous représentent profondément et nous trahissent.

Sur quel type d'actions débouchent les pulsions ouvertes ?

Elles sont centrées, la plupart du temps, sur ce que Baldwin appelait les **conduites autotéliques**, c'est-à-dire sur des comportements gratuits qui apportent avec eux leur propre satisfaction, comme les créations ou réalisations de toutes sortes, qui nous plaisent par eux-mêmes.

Mais elles peuvent aussi correspondre à des constructions que nous pouvons fabriquer pour nous protéger contre la vie, assurer puissamment notre instinct de conservation et notre sécurité, du fait des

anti-pulsions. Celles-ci donnent aussi lieu à des fantasmes. **Mais ceux-ci ont une capacité destructrice considérable, du fait de leur intériorité**. C'est ainsi que j'explique les actes extrémistes effectués par des personnes apparemment calmes et adaptées, telles que crimes sanglants, meurtres en série, domination totalitaire, etc. Le rêve, qui a mis longtemps à se constituer, à travers une sorte de distillation interne, débouche brusquement à l'extérieur et fait des ravages considérables. Tout rêve vise à s'extérioriser, à se traduire en acte.

LES PROCESSUS D'EXPANSION

Nous avons découvert que les pulsions ne servent pas seulement à susciter les satisfactions qui leur correspondent mais servent aussi à créer dans le **psychisme des ressources pour des actions futures allant dans le même sens.**

Ces ressources finissent par être de pures capacités ou talents possédés par l'individu, mais elles sont beaucoup plus quand on les considère au moment où elles émergent dans l'acte à la fois réussi et intéressant pour l'avenir qui leur donne naissance, acte d'apprentissage ou expérience vécue. La satisfaction procurée est plus forte que s'il s'agissait d'un acte fermé sur lui-même, sans avenir. Il n'est pas étonnant de constater qu'un tel acte, si l'on peut dire, déborde, manifeste une expansion considérable, comme si les promesses qu'il contient devaient se réaliser au plus vite.

Comment se fait-il qu'un animal par exemple qui réussit à manipuler un objet difficile à atteindre, ce qui constitue pour lui une performance, intègre du même coup l'idée de manier cet objet dans un autre sens, ce qui va lui permettre de l'utiliser pour atteindre de la nourriture ? La réponse par la tension et la motivation ne suffit pas. Il faut aller plus loin et évoquer **les changements du psychisme qui accompagnent les émotions.**

L'animal qui manipule un objet dans un jeu excitant, ce qui implique des émotions, voit surgir en lui des représentations ou images qui concernent non plus seulement ce jeu mais d'autres activités intéressantes et proches comme, par exemple, la prise de la banane. Son psychisme déborde, sort de son lit et le projette ailleurs. Il y a là **un mécanisme d'expansion fondamentale**, qui est une des propriétés du psychisme.

D'une manière générale, le psychisme a tendance à prolonger, amplifier, élargir le champ d'activité actuellement présent, dans la direction qui est déjà prise.

Cela explique **un grand nombre de phénomènes pathologiques**.

Dans l'hystérie, par exemple, telle qu'elle a été définie par Charcot au 19ème siècle, les phénomènes d'anesthésie, d'apraxie, d'agnosie dominent, phénomènes qui s'expriment dans des mots commençant par un A privatif, car ils expriment la privation, le manque, surtout au niveau corporel. Or, ces phénomènes proviennent, avec une grande fréquence, d'états dépressifs dans lesquels l'individu renonce à la vie, vise l'inertie psychique et inhibe ses actions, voire aspire à la mort. **Son organisme se met en accord avec ses états d'âme**, va plus loin qu'eux et les amplifie, en créant des handicaps irréversibles.

Il en est de même avec l'hypnose et le somnambulisme, autres sujets favoris du 19ème siècle. Le sujet impressionnable et soumis, qui renonce à sa volonté propre face à un expérimentateur tout puissant, perd du même coup la conscience de soi, la maîtrise de ses gestes, la mémoire de ce qui se passait avant et de ce qui se passera après, se laisse suggestionner avec une grande facilité, bref, **prolonge dans des états d'absence et de défection le rejet initial de son moi actif.**

Les mêmes mécanismes qui se produisent dans le registre négatif peuvent se produire dans le registre positif et expliquent alors cette extension brutale, hors du champ actuellement présent, des affects, souvenirs, savoirs, capacités, projets, etc… qui **deviennent des tremplins pour aller plus loin et atteindre une satisfaction supérieure.**

Cela explique sans aucun doute **les phénomènes de conscience**, dans lesquels il faut voir des réverbérations, résonances, amplifications d'états qui risqueraient, sans eux, de se refermer sur eux-mêmes. On le voit nettement quand on matérialise, pour ainsi dire, cette conscience et qu'on la traduit en regards dans des miroirs ou en messages adressés à autrui. La Fontaine, au 17ème siècle, dans la fable *La besace* avait déjà noté les réticences que nous avons à parler de nous, comme si cette parole allait amplifier nos faiblesses. Il y voyait un mépris d'autrui, que nous soumettons trop volontiers à nos analyses, alors qu'il s'agit d'une fuite de soi-même. Le problème a été repris aujourd'hui par des chercheurs de l'Université de Yale, qui montrent, en confrontant des individus au travail à la présence ou non de miroirs, les effets de ceux-ci. Ces effets consistent en une **accentuation des états dépressifs ou de**

valorisation, selon les dispositions initiales des sujets. Le processus d'expansion est tout à fait net.

Une autre forme importante de ce processus expansif est le phénomène bien connu, mais le plus souvent incompris, de **l'association d'idées**. Selon la loi de Tulving, la perception d'un ensemble précis d'éléments dans l'environnement, s'il possède une charge affective forte, a le pouvoir de susciter le souvenir d'un autre événement du passé, possédant avec cet ensemble quelque chose en commun. Ce quelque chose en commun peut être n'importe quoi, souvent un détail sans importance, un aspect secondaire. Freud, voulant à tout prix procéder à des attributions causales permettant de remonter à des événements de la petite enfance, voit dans le souvenir réactivé par ce processus la cause, l'origine du phénomène déclenchant. Cette position est intenable, pour des raisons que j'ai expliquées ailleurs (*l'anti-Freud*, 1995).

En réalité, il faut prendre une position diamétralement opposée. L'association aléatoire entre un événement présent et un souvenir ou une image possédant une certaine ressemblance permet de projeter le psychisme ailleurs, de faire émerger autre chose, qui n'est pas totalement étranger au donné initial, puisqu'il a une ressemblance avec lui, mais qui est pourtant profondément différent. Si, voyant écrit le mot « château », je pense à un « chat », je ne remonte pas à la cause de l'idée de château, mais je me trouve propulsé ailleurs que dans le monde des châteaux, à savoir dans le monde infiniment plus familier des chats. **Le psychisme se dépayse, se rend étranger à lui-même, s'étend et s'amplifie.**

Un troisième processus allant dans le sens de l'expansion concerne, cette fois-ci, **les pulsions elles-mêmes**, qui ont tendance à s'activer les unes les autres, à se déclencher en chaîne, comme si le psychisme n'était pas satisfait de celles qui sont données initialement. On pourrait citer de nombreuses expériences qui montrent cette capacité. Parmi elles, on peut évoquer la loi, découverte par Pennebaker, qui veut qu'un sujet humain, qui a assisté à une scène fortement émotionnelle, a tendance à la raconter à autrui en accentuant l'aspect émotionnel et ceci non pas une fois mais un grand nombre de fois.

De même la loi, découverte récemment, qui veut qu'un sujet, confronté à une action hardie, comme le saut à l'élastique, qu'il désire réaliser, tend à valoriser d'autres actions du même genre qu'on évoque devant lui, ce qu'il ne fera plus par la suite dans un autre contexte.

Enfin, je citerai l'expérience que j'ai réalisée récemment, de demander à des sujets adultes d'écrire des phrases quelconques sur un papier, après la lecture de phrases écrites par d'autres sur des sujets quelconques. Les textes des autres influencent fortement ces sujets, au point qu'ils réutilisent majoritairement les éléments des autres, d'autant plus que ceux-ci sont davantage en position initiale.

REJET DU COMPORTEMENTALISME

Toutes les réflexions précédentes nous incitent à revoir nos conceptions du psychisme qui sont, en général, **imprégnées de comportementalisme**.

Nous admettons, par exemple, qu'un sujet soumis à une action continue et cohérente, comme celle d'un enseignement dans une école, va nécessairement se développer et apprendre, comme si le dispositif mis en place déterminait automatiquement le changement, en accord avec ce dispositif. **Cela n'a rien de nécessaire**. La nature et l'importance du dispositif n'ont rien à voir avec les aspirations et motivations et peuvent même contribuer à affaiblir celles-ci ou à les supprimer.

Tout dépend de l'expérience effectuée. Une expérience positive, en accord avec les désirs actuels du sujet, ce qui est la condition sine qua non, peut engendrer en effet une véritable aspiration. Mais l'expérience négative, née de la douleur et de l'ennui, peut engendrer une allergie durable, une véritable répulsion.

De même, nous pensons qu'une action se définit par son résultat matériel, visible, constatable, alors qu'il faut considérer **la visée de cette action**, l'aspiration à laquelle elle correspond, qui n'est pas toujours évidente. Un grand nombre de tortionnaires et bourreaux de la deuxième guerre mondiale, au moment de leurs procès, se sont défendus en disant qu'ils ne faisaient qu'obéir à des ordres supérieurs. On a considéré généralement qu'ils disaient cela pour se justifier, alors que leur but réel était de détruire, puisqu'ils ont détruit. Cela me paraît faux. Leur soumission aveugle à des supérieurs, qui ne les justifie pas, était sans aucun doute le fond de leur psychologie et créait chez eux de véritables terreurs concernant les représailles et punitions venant de ces supérieurs. De telles peurs étaient incapables d'équilibrer les sentiments humains qu'ils auraient pu avoir, qui étaient, de toute façon, extrêmement faibles.

De même qu'on est désarmé face à des actions ayant des effets très voyants, sans pouvoir considérer les intentions plus profondes, de

même on est désarmé devant des actions dont les auteurs ne manifestent aucune intention, affirmant qu'ils n'étaient pas eux-mêmes au moment de les effectuer, qu'ils ne s'y reconnaissent pas et ne les ont pas voulues. La difficulté à percevoir les intentions est du même ordre que la difficulté à percevoir des impulsions psychologiques qui ne sont pas de l'ordre de l'intention. **Ces impulsions existent cependant** et révèlent des tendances très intégrées, devenues automatiques, parce qu'elles ont été entretenues depuis longtemps et profondément. Le sujet, comme je l'ai dit, obéit à des fantasmes très puissants en lui, très révélateurs de sa personnalité, alors qu'on a tendance à l'absoudre, sous le prétexte qu'il n'a pas réfléchi, qu'il était hors de lui et irresponsable.

Ce qu'il faut essayer de connaître et de comprendre, **c'est la dynamique psychique,** qui n'a rien à voir avec la description habituelle des conduites. Les facteurs qui influent le plus puissamment sur le psychisme sont précisément ceux qu'on voit le moins. Conformément à la conception de Lewin, le courant de conscience générateur de conduites fréquentes et significatives est un courant profond, souterrain, qui vise le long terme et qui ne se montre pas volontiers. Il faut le suivre, le repérer, l'observer, à la manière d'un spéléologue, ce qu'on fait en thérapie. Si on se livre à ce travail, on le fait émerger et on lui permet alors de s'étendre et de s'amplifier. **C'est la seule chance qu'il puisse se modifier, changer de régime, prendre une autre route**.

Publié en 2024 sous licence CC BY-SA 4.0
par le groupe des Archives de Michel Lobrot
Association AINDI

LEWIN (K.) Untersuchungen zur Handlungs- und Affectpsychologie, in Psychologische Forschung, de 1926 à 1937.
LEWIN (K.) A Dynamic theory of Personality. N.Y. Mc Graw-hill, 1936.
LOBROT (M.) Les forces profondes du moi. Ed. Economica, 1983.
LOBROT (M.) L'anti-Freud. Ed. PUF, 1996.
NUTTIN (J.) Tâche, réussite et échec. Ed. Béatrice Nauwelaerts, Paris, 1971 (3ème édition)
THORNDIKE (E.L.) Human Learning, N. Y. Century, 1931
TIFFANY (F.) et coll. Infants of Depressed Mothers Show "Depressed" Behavior Even with Nondepressed Adults. Rev. Child Development, 1988, 59, pp .1569- 1579.
SKINNER (B.F.) The Behavior of Organism, N.Y. Appleton-century, 1938.